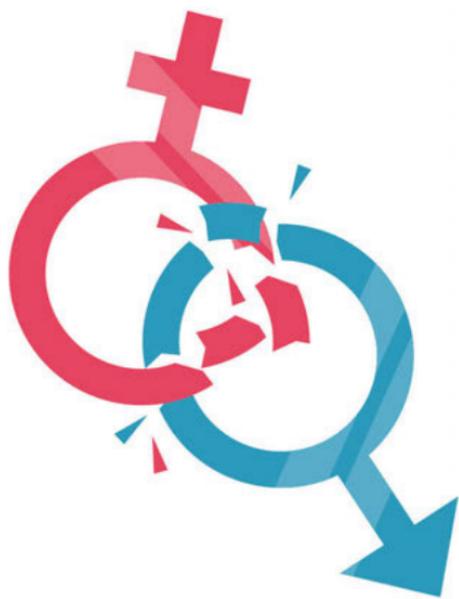


Sous la direction de
Martine Fournier

Les mots pour comprendre

Genre et Féminisme



Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.
Crédit de couverture : © Tostphoto/AdobeStock.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion et Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2022**
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361065959

Sous la direction de
Martine Fournier

Les mots pour comprendre

Genre et Féminisme

Introduction

Maxime, 17 ans, arbore un abondant collier de barbe et du rouge à lèvres. Lorsqu'il se rend au lycée, il porte une jupe et a inscrit sur son sac à dos le pronom « iel » par lequel il désire être désigné. L'irruption des non-binaires « ordinaires » – ou des *gender-fluid* selon les anglophones – est un phénomène récent dans les sociétés... mais que recouvre ce terme? Et que signifient ceux de cisgenre, *queer*, LGBTQIA+ et bien d'autres qui ont fait irruption dans notre vocabulaire depuis peu?

Il y a deux siècles, les femmes ont commencé à revendiquer leur visibilité et l'égalité de leurs droits, engendrant de puissants questionnements sur la différence des sexes. Dans la continuité, depuis le milieu du 20^e siècle, les études de genre, mettant l'accent sur la construction sociale des identités, se sont imposées avec des ramifications multiples et diversifiées.

Ce livre se veut plus qu'un lexique. On y trouvera, à travers la palette des entrées, la genèse des évolutions qui secouent la partition multiséculaire de l'humanité en deux sexes distincts, chacun assignés à des rôles bien définis.

Il ne s'agit pas ici de soutenir un quelconque point de vue sur ces phénomènes, mais d'offrir aux lecteurs et aux lectrices un état des savoirs qui fasse le bilan de ces évolutions profondes, en présentant les théories qui les sous-tendent, des sociologues matérialistes aux post-structuralistes, de la psychologie constructiviste aux évolutionnistes,

des philosophes et des anthropologues qui y ont ajouté leur grain de sel lorsque ce n'était pas leur pavé dans la mare! De Françoise Héritier à Judith Butler, de Thomas Laqueur à Michel Foucault, Donna Haraway ou Manon Garcia..., on trouvera aussi le portrait d'auteurs et d'autrices dont les thèses ont marqué la pensée du genre.

Comme dans de nombreux domaines – peut-être même davantage que dans les autres! – nous sommes confrontés à des théories et des concepts en mouvement. Dans toutes les sociétés de la planète, chaque jour apporte son lot d'innovations sur la question, obtenues par des revendications aboutissant à la promulgation de règlements, de lois nouvelles, de jurisprudences.

Dans un éclairage aussi large que possible – qui ne prétend cependant pas à l'exhaustivité –, on trouvera les termes des débats qui concernent aussi bien la reconnaissance des identités transgenres, la procréation assistée ou la gestation pour autrui, le mariage pour tous, l'écriture inclusive ou encore les nouvelles lectures de formes de matriarcat que l'on a longtemps voulu introuvables...

La marche des idées est souvent synonyme d'émancipation. En témoignent les progrès spectaculaires de la condition des femmes depuis un siècle, ainsi que la poursuite des combats et des luttes que les jeunes générations continuent de mener.

Recherches, enquêtes, constats et réflexions s'entrecroisent dans chacune des entrées de cet ouvrage, où l'on pourra butiner à sa guise au fil de ses interrogations.

Martine Fournier

Androgynie

L'androgynie désigne le fait que l'apparence physique, gestuelle ou comportementale d'un être humain ne permet pas de l'étiqueter en tant qu'homme ou femme.

La philosophe Élisabeth Badinter défend tout au long de son œuvre une conception égalitariste des deux sexes. Pour elle, chacun a sa part de masculinité ou de féminité (*L'Un est l'autre: des relations entre hommes et femmes*, 1986).

Pour la sociologue Janine Mossuz-Lavau, les sociétés sont de plus en plus androgynes, y compris dans les comportements sexuels: « Je pense que l'on va vers une indifférenciation des sexes: les rôles, les professions, les fonctions sociales sont devenues interchangeables dans une grande majorité des cas. C'est aussi à mon

Le mythe de l'androgynie selon Aristophane

Le *Banquet* de Platon met en scène un repas entre amis, qui se sont réunis pour fêter le succès d'Agathon à un concours de tragédie. Dans les discours, chacun doit donner sa conception de l'amour. Le discours d'Aristophane reste le plus connu, même si, du point de vue de Platon, il est faux et illusoire.

Aristophane voit la quête d'amour comme une tentative de réparation. Pour lui, les humains ressemblaient à l'origine à des sphères dotées de deux visages, quatre membres et de tous les attributs des deux sexes. Mais, leur prétention ayant provoqué la colère des dieux, Zeus décide de les couper en deux. Pour Aristophane, donc, l'amour est recherche de réparation d'une unité première: chaque moitié recherche sa moitié perdue, son âme-sœur, dont la rencontre doit lui assurer le bonheur.

C'est ainsi que naquit le mythe platonicien de l'androgynie.

sens ce qui se passe au niveau sexuel. Les stéréotypes et les assignations sont en train de disparaître, et on s'achemine vers une égalité dans tous les domaines. On constate un rapprochement entre des femmes qui s'intéressent de plus en plus au sexe, et des hommes qui revendiquent des sentiments. » (*La vie sexuelle en France, l'enquête sans tabous*, 2018).

L'androgynie peut correspondre aujourd'hui à des personnes qui adoptent une identité de genre ni masculine ni féminine, c'est-à-dire non-genrée.

Assignment de genre

Dès notre naissance, nous sommes déclarés homme ou femme, qualification qui nous suivra généralement toute notre vie. Elle figure sur presque tous les formulaires administratifs.

Cette bipartition est remise en question avec la reconnaissance des intersexes et des transgenres, dont l'identité de genre ne correspond pas à celle qui leur a été assignée à la naissance. Pour ces personnes, cette catégorisation est source de discrimination. C'est pourquoi, progressivement, les législations de certains pays évoluent, prévoyant un choix d'état civil selon trois catégories : homme, femme ou neutre.

L'Allemagne est pionnière en Europe puisque la loi permet depuis 2013 aux parents d'un nouveau-né intersexué de mentionner « sexe indéterminé ». Cette personne pourra à tout moment de sa vie modifier son identité de genre sur son certificat de naissance. En 2015, un rapport du Conseil de l'Europe déclare : « Les États membres devraient faciliter la reconnaissance des personnes intersexuées devant la loi en leur délivrant rapidement des actes de naissances, des documents d'état civil, des papiers d'identité, des passeports et autres documents personnels officiels (...) et offrir la possibilité de ne pas choisir un marqueur de genre spécifié, "masculin" ou "féminin". »

Depuis 2014, en Inde, l'existence d'un sexe neutre est reconnue, ce qui permet de donner un statut légal aux transgenres et

aux hommes castrés qui vivent en marge de la société. C'est le cas aussi, en Malaisie, en Thaïlande, au Népal et en Nouvelle Zélande où apparaissent sur les formulaires trois catégories : *male* (M), *female* (F) ou *other* (O). L'Australie, l'Afrique du Sud, Malte, l'Argentine et le Danemark ont aussi adopté des législations qui permettent de changer plus facilement de sexe juridique.

En France, la loi du 18 novembre 2016 inscrit la possibilité de changer de sexe dans l'état civil, sans pour autant avoir suivi des traitements médicaux ou une opération. Certaines personnes se vivant et connues comme étant d'un sexe qui ne correspond pas à leur état civil ou à leur vie sociale peuvent en faire la demande auprès d'un tribunal.

Voir Troisième sexe

Badinter, Élisabeth

Élisabeth Badinter, née en 1944, est une femme de lettres et philosophe profondément attachée au combat pour l'égalité des sexes. En 1966, elle épouse l'avocat Robert Badinter avec qui elle aura trois enfants. Agrégée de philosophie et spécialiste du siècle des Lumières, elle enseigne à l'École polytechnique de Paris de 1978 à 2006.

Souvent présente dans les médias, É. Badinter a bataillé sans cesse contre les positions essentialistes et différentialistes. Pour les universalistes dont elle fait partie, le sexe doit être dissocié des rôles sociaux, politiques et symboliques.

En 1980, elle publie *L'Amour en plus. Histoire de l'amour maternel*. Se réclamant de Simone de Beauvoir, elle s'empare de la question maternelle pour montrer que « l'instinct maternel » est une construction qui a varié selon les époques.

Par la suite, elle publie deux ouvrages, *L'Un est l'autre: des relations entre hommes et femmes* (1986) et *XY. De l'identité masculine* (1992): pour elle, les limites entre masculin et féminin sont devenues floues, et l'évolution du rôle des femmes conduit à des sociétés de plus en plus androgynes. « Le petit d'homme ne naît pas viril », il apprend son genre par son éducation.

Cependant, le féminisme naturaliste continue de sévir, constate-t-elle au tournant des années 2000, pointant l'influence de féministes américaines radicales qui insufflent selon elle une hostilité croissante à l'égard des hommes. Dans *Fausse route* (2003), elle s'érige contre le statut de victimes dans lequel les combats féministes ont placé les femmes, ce qui fortifie les positions essentialistes: « dotées du pouvoir de reproduction, elles seraient naturellement plus protectrices, attentives aux plus faibles et plus pacifistes. » Dans cette optique, elle s'oppose aux quotas pour la

parité en politique qui rompent avec l'universalisme républicain. Seule l'autonomie financière et le partage plus équitable des tâches peuvent assurer une véritable égalité des rôles dans la sphère professionnelle et politique. Très attachée au respect de la laïcité, elle défendra l'interdiction du port du voile islamique à l'école (2004). En 2010, elle publie un pamphlet, *Le conflit, la femme et la mère*, dans lequel elle s'en prend à l'idéologie de la mère parfaite qui serait devenue un nouveau modèle dominant. Elle dénonce une pression sociale qui tendrait à « remettre la maternité au cœur du destin féminin ». Les sociétés actuelles porteraient au pinacle le désir d'enfant, la figure de la mère allaitante et présente à plein temps auprès de sa progéniture, engendrant la culpabilité d'être une « mauvaise mère ». Des injonctions issues pour elle de la crise économique depuis deux décennies, dans laquelle les femmes paieraient le tribut de la récession des emplois en étant invitées à rentrer à la maison. Une nouvelle fois surgit la menace d'un *backlash*, ce retour en arrière redouté et régulièrement dénoncé par les féministes, derrière lequel se profilerait le spectre d'un credo naturaliste, assignant les femmes à leur fonction exclusivement maternelle.

Défenseuse du droit à l'avortement, elle est favorable au mariage homosexuel, la PMA à destination des couples lesbiens et des femmes célibataires, et à une GPA « éthique ». Elle est également opposée à l'abolition de la prostitution.

É. Badinter s'est aussi attachée à revaloriser les femmes dans l'histoire, en tirant de l'ombre certaines figures comme la physicienne Émilie du Châtelet (*Émilie, Émilie. L'ambition féminine au 18^e siècle*, 1983) ou de Marie-Thérèse d'Autriche (*Le Pouvoir au féminin*, 2016).

Beauvoir, Simone (de) (1908-1986)

Simone de Beauvoir naît en 1908, dans une famille de la bourgeoisie parisienne. Après son agrégation obtenue en 1929, elle

devient professeure de philosophie. Elle fonde avec Jean-Paul Sartre et Maurice Merleau-Ponty la revue *Les Temps modernes* qui diffuse les idées existentialistes. Avec J.-P. Sartre, qui la surnomme « son castor », le couple défraye la chronique en affichant leurs amours dans le Saint-Germain-des-Prés du 20^e siècle.

Déjà autrice d'un roman remarqué (*L'Invitée*, 1943), elle va acquérir avec *Le Deuxième Sexe* une reconnaissance internationale. Publié en 1949, cet ouvrage devient dans les années 1960 un classique du mouvement féministe et une référence fondatrice des *gender studies* américaines, immortalisé par la petite phrase célebrissime : « On ne naît pas femme, on le devient. » Dans les deux tomes de ce long essai (*Les Faits et les Mythes* et *L'Expérience vécue*), Beauvoir analyse en profondeur tous les arguments – scientifiques, sociaux, culturels – qui fondent l'infériorisation de la condition féminine. La biologie, la psychanalyse, la religion, l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, autant de domaines théorisés et régis par les hommes. Pour cette philosophe imprégnée d'existentialisme, aucun déterminisme de « nature » ni de « culture » ne peut justifier la mise à l'écart du « deuxième sexe » de la marche du monde. « Par son action, la femme peut à tout moment, si elle le veut, modifier sa situation. Cette action, en retour, justifiera son existence, c'est-à-dire sa liberté. »

Paradoxalement – avant que le féminisme prenne son deuxième souffle dans les années soixante – elle considère en 1949 que les femmes ont pratiquement gagné leur émancipation, grâce à l'accès aux études et à l'indépendance économique. C'est certes le cas pour elle, qui décidera de ne pas enfanter : la maternité constitue de son point de vue une aliénation, un frein à la liberté d'exister.

« Une insulte au mâle latin »

Ce féminisme existentialiste lui attire de nombreuses critiques.

Dès sa sortie, *Le Deuxième Sexe* suscite des réactions passionnées. Certains traitent son autrice de pornographe ou de lesbienne. L'écrivain catholique François Mauriac s'offusque de sa liberté de ton et de la crudité de ses descriptions. Pour Albert Camus, ces réactions s'expliquent par le fait que le livre est perçu, en France, comme une « insulte au mâle latin ». De nombreux intellectuels progressistes saluent, de leur côté, le courage d'une œuvre qui aborde ces sujets tabous.

Très vite, *Le Deuxième Sexe* connaît un destin international. Traduit en allemand et en japonais dès 1951, en anglais en 1953, il obtient une vaste diffusion. Livre de chevet de la génération militante américaine des années 1960, il devient la référence des mouvements de libération de la femme des années 1970. L'influence de Beauvoir n'est pas seulement théorique. Dans les années 1960, la philosophe passe à l'action. Elle signe le « Manifeste des 343 », composé de femmes qui affirment avoir avorté ; elle critique le sexisme dans *Les Temps modernes* et fonde avec Gisèle Halimi le mouvement Choisir, dont le rôle sera déterminant dans la légalisation de l'avortement. Ses « amours contingentes », hétéro et homosexuelles, lui ayant valu de quitter l'enseignement, elle vit jusqu'à sa mort de ses écrits.

Binarité

La binarité, ou bicatégorisation, est un concept des sciences humaines qui désigne la catégorisation homme/femme ou masculin/féminin dans les identités de genre. Il peut exister plusieurs types de binarité. Certaines féministes matérialistes comme Christine Delphy et Monique Wittig, dans les années 1980-1990, récusent ainsi la binarité selon laquelle on serait soit homosexuel soit hétérosexuel.

Théoricienne du mouvement *queer*, la philosophe américaine Judith Butler plaide pour une déconstruction radicale des normes et une subversion des identités de genre, masculine ou féminine, hétérosexuelle ou homosexuelle (*Défaire le genre*, 2006).

Né aux États-Unis dans les années 1990, le mouvement *queer* refuse le modèle hétérosexuel et binaire, réunissant en son sein aussi bien des gays et des lesbiennes que ceux qui refusent une quelconque assignation de genre : transgenres, travestis ou non binaires, tel Léo, âgé de 20 ans, qui porte une barbe et du rouge à lèvres. Son prénom est masculin mais elle préfère se faire appeler par le pronom « elle » et déclare n'appartenir strictement ni au genre masculin ni au genre féminin.

Voir Judith Butler; Queer

Black feminism

Dans le cadre des *subaltern's studies*, le *Black feminism* naît dans les années 1960 lors de la lutte pour les droits civiques. Il s'incarne ensuite avec les *Black Panthers*, mouvement dans lequel Angela Davis s'affiche comme « femme noire révolutionnaire ». Aux États-Unis et en Grande Bretagne, les militantes reprochent au mouvement de libération des femmes de ne pas tenir compte de l'histoire de l'esclavage, de la ségrégation et de la violence (notamment des viols) subie par les femmes noires.

Le *Black feminism* affiche la volonté de ne pas se couper du mouvement noir, de son milieu religieux et d'affirmer sa sexualité, hétéro ou homo. Noires et métis, héritières de la pensée marxiste et décoloniale, elles soulignent l'invisibilisation des femmes au sein même des mouvements anti-racistes. Certaines critiquent le racisme des féministes majoritairement blanches qui ont pensé leurs modalités d'émancipation à travers leur propre expérience et leurs conditions d'existence.

Les Féministes chicanas, comme la poétesse Gloria Evangelina Anzaldúa, proposent l'appellation de « féminisme de couleur ». Dans les années 1990, Patricia Hill Collins théorise la pensée féministe noire en s'appuyant sur les récits des femmes afro-américaines. Elle souligne les enjeux spécifiques de ces femmes, souvent réduites à des tâches subalternes, victimes à la fois de

racisme et de sexisme (*Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment*, 1990).

Le *Black feminism* annonce le concept d'intersectionnalité qui se développe dans la troisième vague féministe (années 2000).

Bourdieu, Pierre (1930-2002)

Dans la seconde moitié du 20^e siècle, le sociologue Pierre Bourdieu irradie la sociologie française. Très vite, ses travaux lui confèrent une reconnaissance internationale. Tout au long de son œuvre, il s'est attaché à décrire les rapports de domination dans la société et la violence symbolique qui en découle. En 1998, il publie *La Domination masculine*, ouvrage dans lequel il donne son interprétation des inégalités hommes/femmes, selon sa grille d'analyse de la domination.

Une construction sociale naturalisée

Pour Pierre Bourdieu, les structures de domination sont « le produit d'un travail incessant de reproduction auquel contribuent les différents agents : les hommes (avec des armes comme la violence physique et la violence symbolique), les femmes, victimes inconscientes de leurs *habitus* et les institutions : familles, Église, École, État », ce qui expliquerait la pérennité de la « vision androcentrique » qui continue de régir les rapports entre les sexes dans nos sociétés.

La démonstration commence par un détour par la tradition kabyle que l'auteur a étudiée lors de ses premiers travaux d'ethnologie en Algérie. Cette culture méditerranéenne lui sert d'exemple matriciel pour comprendre comment une division arbitraire entre les sexes devient « une construction sociale naturalisée ».

À travers les rapports de domination et d'exploitation, chacun des sexes intègre ce que Bourdieu nomme les « *habitus* » (conduites, jugements, habitudes) qui s'inscrivent jusque dans les manières d'utiliser son corps et dans les pratiques sexuelles. C'est ainsi que

les femmes œuvrent inconsciemment à leur domination : leurs « pratiques soumises », leur langage châtié, leurs comportements séducteurs ou possessifs attestent de véritables « dispositions incorporées » qui vont jusqu'au mépris de leur propre condition.

Un livre décalé?

À la date de sa parution, le livre apparut décalé. Depuis le surgissement du mouvement féministe des années soixante-dix, les études sur le « genre » s'étaient multipliées. Elles montraient, souvent à l'aide des concepts bourdieusiens, les mécanismes cachés et la construction sociale et historique de la hiérarchie des sexes. En 1998, la thèse n'avait plus l'attrait de la nouveauté. Bourdieu prenait acte des évolutions récentes de la condition féminine. Il rendait également hommage « à l'immense travail critique du mouvement féministe ». Mais, pour lui, il était « tout à fait illusoire de croire que la violence symbolique peut être vaincue par les seules armes de la conscience et de la volonté (...) ». » La force des *habitus* fait que les femmes demeurent toujours en charge du travail domestique, restent cantonnées à des métiers bien spécifiques qui, d'ailleurs, se dévalorisent lorsqu'ils se féminisent, n'accèdent que très peu aux meilleures sections des grandes écoles et aux professions les plus prestigieuses...

Certes, des progrès ont été accomplis de manière parfois spectaculaire depuis la parution du livre, cependant, les statistiques montrent qu'en matière de partage des tâches ou d'égalité de statut social, un long chemin reste à parcourir. Se débarrasser des *habitus* qu'ils soient féminins ou masculins, nécessite un combat quotidien.

Butler, Judith

La philosophe américaine Judith Butler, née en 1956, est considérée comme l'une des théoriciennes du mouvement queer. En 1990, elle publie *Gender trouble* que l'on découvre en France en

2005, lorsque le livre, qui connaîtra un immense succès, est traduit (*Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*).

Troubles dans le genre

Dans cet ouvrage, Butler affirme la performativité du genre, ancré dans le langage et dans les actes. Pour elle, l'identité de genre n'est en rien naturelle. Le sexe biologique serait, lui aussi, socialement construit par cette identité de genre que l'on attribue dès la naissance (« C'est une fille! », « C'est un garçon! »). Autrement dit, sexe et genre ne sont ni naturels ni stables.

Dans le sillage des approches post-structuralistes, J. Butler « dénaturalise » radicalement le sexe. L'hétérosexualité présuppose que du sexe découle un genre et un désir orienté vers le sexe opposé. Cette perspective binaire induit la domination masculine et la norme de l'hétérosexualité. Les identités de genre ne sont donc que l'éternelle répétition des manifestations de la féminité et de la masculinité. Pour l'autrice, les *drag-queens* symbolisent une parodie du genre qui montre bien l'artificialité de la féminité. Les sexualités autres – comme les lesbiennes – déplacent les possibilités et le pouvoir de la relation phallique traditionnelle. J. Butler s'oppose aux féministes qui définissent les femmes comme un groupe aux caractéristiques communes, renforçant ainsi ce modèle. Envisageant le genre comme une variable fluide, susceptible de changer selon le contexte et le moment, elle en appelle à une action subversive, le « *gender trouble* », qui invite à entretenir une confusion et une profusion des identités. Pour elle, l'identité de genre peut être sans cesse réinventée par les acteurs eux-mêmes.

Défaire le genre

En 2006, après avoir troublé le genre, J. Butler propose de le défaire (*Défaire le genre*). Réaffirmant que la sexualité ne dérive pas du genre, pas plus que le genre ne dérive de la sexualité, elle s'attache dans ce recueil d'articles à analyser des débats et

des faits qui interrogent encore et toujours l'identité sexuelle et de genre. Comment ne pas voir, par exemple, une violence symbolique mais aussi physique, dans la pratique répandue dans le milieu médical depuis les années 1950, qui conduisait à opérer les nourrissons intersexués, au nom de la normalisation? Elle évoque aussi la présence dans le *DSM-IV* (le manuel de diagnostic médical américain) de la « dysphorie de genre », comme instrument de pathologisation du transsexualisme. Pour les personnes qui souhaitent être opérées et obtenir une réassignation de sexe, ce diagnostic est crucial: il leur permet de bénéficier d'une couverture par les assurances et de demander un changement légal de statut. Mais il les pousse souvent à jouer la comédie et à donner les réponses que l'on attend d'eux afin d'obtenir le précieux sésame, ce qui peut générer des souffrances, notamment chez les jeunes.

« Défaire » le genre, et non l'abolir, c'est rappeler qu'il est d'abord un « faire ». C'est par ce préalable que l'on peut espérer atténuer la violence des normes sociales et permettre à ceux qui s'en écartent de vivre pleinement.



Care

Le *care* fait partie de ces termes anglais difficiles à traduire : « souci », « soin », « sollicitude », autant de mots pour une notion qui renvoie aussi bien à l'idée d'une disposition, d'une sensibilité, qu'à une pratique, à des soins donnés.

Dans les années 1980, la psychologue Carol Gilligan soutient que femmes et hommes ont des fonctionnements psychologiques différents. La femme aurait une « éthique de la sollicitude » (empathie, protection, altruisme) tandis que l'homme aurait une « éthique de la justice » (égalité des gens, respect du droit) tout en étant préoccupés par leur statut hiérarchique et leur réussite personnelle (*Une si grande différence*, 1986).

Ses travaux croisent les réflexions sur la place des femmes dans la société. Le *care* devient alors le nom générique d'un vaste courant de recherches pluridisciplinaires qui analyse aussi bien le travail social, le monde de la santé, la répartition des tâches domestiques, les relations parentales ou l'éducation des enfants. Comme l'expliquent la philosophe Sandra Laugier et la sociologue Patricia Paperman (*Le Souci des autres. Éthique et politique du care*, EHESS, 2006), les éthiques du *care* affirment l'importance des soins et de l'attention portés aux autres, en particulier ceux dont la vie et le bien-être dépendent d'une attention particulière. Elles s'appuient sur une analyse des conditions historiques qui ont favorisé une division du travail dans laquelle les activités de soins, le souci des autres, la sollicitude ont été socialement et moralement dévalorisés. L'assignation traditionnelle des femmes à la sphère domestique a renforcé le rejet de ces activités et de ces préoccupations hors du domaine moral et de la sphère publique, les réduisant au rang de sentiments privés dénués de

portée morale et politique. Les perspectives du *care* sont en ce sens porteuses d'une revendication fondamentale concernant son importance pour la vie humaine, des relations qui l'organisent et de la position sociale et morale des fournisseurs de soins (*care givers*).

En identifiant les formes d'oppression des femmes, le « féminisme du *care* » tente de déconstruire le fait que les qualités morales, telles que l'empathie, soient identifiées et encouragées comme des pratiques issues d'une « nature féminine » ; et d'autre part, le fait que la plupart des tâches de soin, familiales ou professionnelles, soient accomplies par les femmes.

La politologue Joan Tronto propose de son côté une « éthique du *care* » entendue comme « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible ». Le *care* devient alors un idéal politique (pour une « *care democracy* »), qui s'adresse à toutes les situations où, sous l'effet d'une vulnérabilité passagère ou durable, le souci des autres constitue une tâche morale et politique. Ce faisant, J. Tronto promeut une approche politique de l'éthique de la vulnérabilité et jette des ponts entre féminisme et théorie de la justice (*Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, 1993). En 2020, la pandémie de la Covid-19 a mis en évidence la place toujours majoritaire des femmes dans les activités de *care* (aides-soignantes, infirmières, caissières, vendeuses...) et leur vulnérabilité (N. Vallaud Belkacem, S. Laugier, *La société des vulnérables, leçons féministes d'une crise*, Gallimard, 2020).

Voir Carol Gilligan

Cerveau rose/cerveau bleu

L'homme et la femme ont-ils un cerveau différent ? Pour tenter de répondre à cette question fort discutée, Jean-François Bouvet, biologiste, a fait le bilan des études menées sur le sujet dans

Les entrées du présent livre sont fondées sur des articles et entretiens parus dans *Sciences Humaines* signés par :

Jacques Balthazard • Michael Behrent • Fabienne Brugère • Jean-François Bouvet • Justine Canonne • François de Singly • Pauline Delage (entrée « Violences sexuelles ») • Camille Froidevaux-Metterie • Hélène Frouard • Manon Garcia • Françoise Héritier • Nicolas Journet • Jean-François Dortier • Sandra Laugier • Frédérique Le Tourneux • Héloïse Lhéréte • Régis Meyran • Xavier Molénat • Céline Mouzon • Maud Navarre • Patricia Paperman • Yann Raison du Cleuziou • Chloé Rebillar • Sandrine Teixido • Irène Théry • Louis George Tin • Eliane Viennot.